


# De Kyiv à Courbevoie : ce que nous racontent les premiers réfugiés ukrainiens

Publié le 13 mars 2022 à 15h30 De Kyiv à Courbevoie : ce que nous racontent les premiers réfugiés ukrainiens


Valentine avec l'un de ses trois enfants et sa sœur Maria dans le Résidhome de Courbevoie ©  Marie-France Etchegoin

Plus de 2,5 millions de réfugiés ont fui l'Ukraine depuis le début de la guerre le 24 février. Parmi eux, ils sont aujourd'hui près de 120 à avoir trouvé refuge dans une résidence hôtelière près de l'Arche de la Défense. ELLE a rencontré plusieurs d'entre eux.

par Marie-France Etchegoin

Ils se tiennent par la main, comme s'ils avaient encore peur de se perdre. Et comme deux époux qui, à l'aube de leurs soixante ans, n'auraient jamais imaginé devoir un jour tout quitter, pour se retrouver dans un « appart' hôtel » de Courbevoie. Il y a peine une semaine, Vira et Viktor menaient une vie paisible de retraités à une centaine de kilomètres de Kyiv, dans la ville de Zhytomyr, l'une des plus anciennes d'Ukraine, jusqu'à ce que les Russes y dévastent des quartiers entiers. « Depuis notre neuvième étage, on voyait passer leurs avions » dit Viktor qui fut autrefois fonctionnaire. « Le jour, où ils ont attaqué la maternité, on a décidé de partir », ajoute Vira, qui a longtemps exercé le métier d'infirmière dans cet hôpital aujourd'hui en ruines. Main dans la main, mari et femme sont partis à pied, avec leurs deux petits sacs, déchirés à l'idée d'abandonner leur fils, ingénieur, « resté pour se battre », suivant le flot de tous ceux qui fuyaient, se cachant dans des souterrains chaque fois qu'une sirène hurlait.

réfugiés-Viktor et Vira

Viktor et Vira, dans les couloirs du Résidhome de Courbevoie. ©  Marie-France Etchegoin

À Lviv, à l'ouest du pays, cité refuge jusqu'ici épargnée par Poutine, ils ont attendu « 24 heures debout » dans un tunnel aux abords de la gare. « Impossible de s'asseoir tant la foule était dense. » Cette image les hante encore. Après avoir réussi à embarquer pour la Pologne, ils sont montés, à Varsovie, dans un bus pour Paris. Leur fille, mariée avec un Français, y vit depuis sept ans. Chez elle, faute de place, ils ont dormi par terre, entre les lits de leurs deux petits enfants puis ont été pris en charge par le Centre d'Action Sociale Protestante (CASP), qui vient d'aménager pour les réfugiés en provenance d'Ukraine quatre lieux d'hébergement en région parisienne, dont l'un à Courbevoie, au sein de l'un des établissements de la chaîne « Résidhome ». Le couple de retraités y a désormais trouvé un abri, une interprète qui traduit leur récit, des travailleurs sociaux qui les aident à obtenir la « protection temporaire » accordée par la France ainsi que des titres des séjours, des médecins ou des psys qui leur prodiguent des soins. Dans cette résidence hôtelière, tout près de l'Arche de la

Défense, ils sont aujourd'hui près de 120 qui, comme Vira et Viktor, reprennent leur souffle, au milieu des touristes en goguette à Paris et des autres clients de l'établissement.

« ON EST PARTIS AVEC SEULEMENT NOS PASSEPORTS ET DES COUCHES POUR LES BÉBÉS »

« Bonjour, je m'appelle Valentine », lance la jeune femme qui nous ouvre la porte au numéro 404. « Enfin, en ukrainien, mon prénom c'est Vala. Mais je préfère le dire dans votre langue. » Valentine, 24 ans, comme sa sœur aînée Maria, parle très correctement le français qu'elle a appris dans son école de Kyiv. L'une a deux enfants, l'autre trois dont les plus petits ont tout juste quelques mois. « Les miens, raconte Valentine, ont vu des soldats russes entrer dans la cave de l'immeuble où on s'était cachés. Ils les ont vu tuer des gens qui étaient là avec nous et qui refusaient de leur donner à boire. » Aujourd'hui, les gamins essaient d'oublier l'horreur, en faisant des cabrioles sous les yeux de leurs grands-parents et de la belle-mère de Valentine. « On est venu à dix », expliquent les deux sœurs. Toute la famille se tient chaud dans les mini studios de l'hôtel équipés de cuisine, où flottent les odeurs du dernier repas pris ensemble et aussi le souvenir d'un exil précipité.

« Le 24 février, à 5 h du matin, se remémore Valentine, on a pensé que les bruits qu'on entendait était un accident, une explosion due à fuite de gaz. On ne voulait pas croire à la guerre. Et puis on a compris. On a mis cinq jours pour arriver ici en passant par Berlin. On est partis avec seulement nos passeports et des couches pour les bébés. » Son père, précise-t-elle, a échappé à la réquisition parce qu'il est invalide. Mais son mari est toujours à Kyiv, engagé dans la défense civile : « Son métier, c'était déménageur. Maintenant il apporte à manger à nos soldats. » Valentine sourit bravement. En France, elle aimerait trouver un travail – « aider les vieilles personnes, par exemple » – mais seulement le temps de la guerre. « Après on retournera chez nous. Notre pays, c'est là-bas » ; martèle-t-elle devant Aurélie El Hassak Marzorati, la directrice générale du CASP qui, depuis des jours, court d'étages en étages, dans les quatre centres gérés par son association, pour organiser l'accueil, la future scolarisation des enfants, la recherche d'un emploi ou d'un logement pérenne. Auprès de chaque réfugié, elle prend des nouvelles, écoute, encourage.

réfugiés-famille-valentine

La famille de Valentine. ©  Marie-France Etchegoin

## LA TORTURE D'ÊTRE LOIN DES SIENS

Dans la chambre 202, voici Patrisiia. Elle a 19 ans, un piercing doré dans le nez, adore dessiner, ne mange que vegan et son français est presque parfait. Elle s'en sert pour éloigner son chagrin. « Je me suis déjà inscrite à Parcours Sup, annonce-t-elle d'emblée. Je voudrais faire une école de mode ou d'art, l'ENSAD par exemple. Mais je sais que c'est cher et difficile. » À Kyiv, elle étudiait le dessin. Son carnet de croquis et une pochette verte remplie de tous ses diplômes sont les seuls trésors qu'elle a eu le temps de glisser dans ses maigres bagages. À Kyiv aussi, elle aidait ses parents dans leur dernier projet : l'ouverture d'un restaurant, dont la moitié de la carte aurait été sans viande. Comme cela lui semble loin. Aujourd'hui, dans sa ville natale, « on manque même de pommes de terre ».

Qui pouvait prévoir un tel cauchemar ? Tout est allé si vite. Deux jours après le déclenchement de la guerre, ses parents sont venus la réveiller : « J'ai entendu : il faut s'en aller, tout de suite ! » Son père, Rabhi, voulait profiter d'une accalmie pour rallier la Roumanie en voiture. Il n'a pas oublié comment, au petit matin, il a pris la route avec sa fille mais sans son épouse. « La mère de ma femme, confie-t-il la voix brisée par l'émotion, est très âgée, cardiaque. Ses rhumatismes l'empêchent de voyager. La vieille dame ne pouvait pas rester toute seule, là-bas. » Et il n'y avait que lui pour sortir Patrisiia de l'enfer. Lui qui est né au Liban et pour qui l'Ukraine est une deuxième patrie. Il s'y est installé en 1985 pour y travailler, d'abord pour la chaîne de restauration d'un compatriote, puis à son compte. L'amour lui est tombé dessus, tout autant pour celle qui partage sa vie, et dont il est aujourd'hui séparé, que pour la « froide mais si chaleureuse » contrée qui l'a accueilli. Depuis son départ, chaque minute est une torture, car à Kyiv, Rhabi a aussi laissé un fils, Alexandre. « Il est plombier mais a voulu rejoindre l'armée. Sur la ligne de front, il n'a pas le droit de téléphoner pour des raisons de sécurité. Je ne peux lui parler que tous les trois jours quand il rentre à la maison pour se reposer. »

« JE NE VEUX PAS QUE MA FILLE CONNAISSE LA GUERRE »

Soudain, dans la petite chambre d'hôtel, alors que le père de Patrisiia réprime l'angoisse qui l'étreint, une sirène retentit sur son portable. « C'est une application pour avertir des bombardements, tout le monde l'a téléchargée chez nous. Je ne l'ai pas désactivée. Elle sonne vingt fois par jour et bien sûr la nuit », lâche Rhabi avant de disparaître dans la salle de bain puis de revenir les yeux pleins de larmes. Dans une demi-heure, Patrisiia à ses côtés, il tentera d'appeler sa femme et son fils pour savoir s'ils sont toujours en vie.

réfugiés-last

À gauche : Mohamed avec sa fille Anhelina âgée de dix mois. À droite : Patrisiia avec ses dessins aux côtés de son père Rhabi. © □ Marie-France Etchegoin

Dans la chambre 303, Christina, son bébé dans les bras, guette, elle aussi, les coups de fils. Depuis qu'elle est arrivée, elle n'est pas sortie de l'hôtel, dévorée par la peur. Que va devenir sa mère, médecin, bloquée à Lviv ? On a besoin d'elle en Ukraine pour porter secours aux blessés. Et son père paralysé qui ne peut plus bouger ? Et sa sœur demeurée auprès d'eux ? Christina ne dort plus. Mohamed, son mari, donnerait tout pour la rassurer. Lui est algérien, venu en Ukraine pour y suivre des études scientifiques avant d'y fonder une famille et de se lancer dans la carrière de programmeur en informatique. « Dans ce pays, les gens, les paysages, la nature, tout est magnifique. Mais je ne veux pas que ma fille connaisse la guerre. » Sur le lit, Anhelina, dans l'innocence de ses dix mois, babille au milieu des peluches et des doudous que Christina a disposés autour d'elle. Et pour Mohamed, c'est aujourd'hui tout ce qui compte.

Par Marie-France Etchegoin